

Marco BERETTA, *La rivoluzione culturale di Lucrezio. Filosofia e scienza nell'antica Roma*. Roma, Carocci Editore, 2015. 1 vol. 15 x 22 cm, 311 p. (BIBLIOTECA DI TESTI E STUDI, 1042). Prix : 32 €. ISBN 978-88-430-7945-2.

L'auteur de cette monographie, historien des sciences, avait déjà consacré plusieurs travaux à Lucrèce et à l'influence de son œuvre pendant la Renaissance et à l'époque moderne. Ses travaux ont également porté sur l'histoire de certaines techniques comme la fabrication du verre. Il affirme dans son introduction que le point de départ de son questionnement fut une réflexion sur la célèbre loi de conservation de la matière exprimée par le chimiste français Lavoisier. Ce dernier était de fait lecteur de Lucrèce, dont il possédait une traduction française. Le cheminement suivi par cette étude est bien celui d'un historien des sciences et des idées plus qu'il n'est celui d'un philologue, une caractéristique qui n'entache en rien la rigueur et la qualité de l'étude du point de vue de la philologie. Il faut en effet créditer M. Beretta de s'être plié à l'exigence de la citation complète et exacte pour toutes les sources invoquées : les auteurs de langue latine sont cités dans leur langue d'origine et donnent lieu à une traduction, à partir d'éditions de référence explicitement mentionnées dans la bibliographie. Pour ce qui est du *De natura rerum*, l'auteur s'appuie sur l'édition de C. Bailey (Oxford, 1922) et la traduction donnée par A. Fellin (UTET, Torino, 1976²). Trois pages de la bibliographie sont d'ailleurs consacrées à lister les manuscrits et incunables consultables en ligne ainsi que les éditions modernes, depuis celle de Denis Lambin en 1563 jusqu'à l'édition critique en 3 volumes d'Enrico Flores (Bibliopolis, Napoli, 2002-2009). M. Beretta est lui-même l'auteur d'une réédition de l'*editio princeps* de 1472/3 aux Presses de l'Université de Bologne (2015). On pourra regretter que l'édition et le commentaire de la Collection des Universités de France soient attribués à A. Arnout et non Ernout, mais cela est un détail purement formel. Les traductions plus récentes de J. Kany-Turpin et de B. Pautrat auraient pu être ajoutées à la liste car elles font désormais autorité, alors que d'autres traductions en langue anglaise ou italienne, plus anciennes et plus confidentielles, ne requerraient peut-être pas une mention. Le recours aux sources secondaires démontre la maîtrise de la bibliographie consacrée à l'épicurisme antique et à Lucrèce en particulier, même si certains travaux de langue française comme ceux de Michel Serres et Jean Salem auraient dû être exploités, tant ils sont importants aussi bien pour l'histoire de la philosophie ancienne que pour l'histoire de la pensée scientifique. L'étude est organisée en huit chapitres, dont les chapitres 1, 6 et 8 sont les plus novateurs quant à notre connaissance et notre lecture du texte lucrézien. Le chapitre 1 propose en effet une entrée en matière qui est celle de l'histoire des sciences : là où la perspective philologique aurait probablement commencé par rappeler les sources philosophiques et épicuriennes, M. Beretta consacre le début de son étude à présenter l'état des sciences et des techniques à Rome à l'époque de Lucrèce. L'époque voit la multiplication des écrits scientifiques, un engouement marqué qui connaît un affaiblissement à partir de l'époque flavienne. Dans sa mise en évidence d'un contexte propice, l'auteur invoque des découvertes récentes telles que celle de l'horloge astronomique d'Anticythère, témoignage matériel venant conforter les références littéraires plus anciennement connues à la « sphère » d'Archimède et au « planétarium » de Poseidonios. Ses remarques consacrées à Varron et à Nigidius Figulus sont

bienvenues, de même que celles portant sur la villa des papyrus à Herculaneum, qui traduisent une parfaite connaissance de l'état du dossier et des recherches en la matière. D'autres observations plus ponctuelles précisent de manière intéressante le propos, ainsi le fait que le terme *uitrum* aurait pu être introduit dans la langue latine par Lucrèce, fait dans lequel M. Beretta voit le reflet de progrès techniques contemporains (p. 52-53). Le chapitre 2 (L'épicurisme à Rome : une révolution culturelle) démontre avant tout la nécessité épicurienne d'adopter un modèle unitaire qui rompt avec la séparation entre monde sublunaire et mouvement des astres théorisée par Aristote. Le chapitre 3 (La vie et l'œuvre de Lucrèce) apporte lui aussi quelques éléments contextuels venant renouveler l'état des connaissances ou des questionnements. Les *Empedoclea* de Salluste, proche de Nigidius Figulus, sont invoqués et l'on se demande s'ils ne seraient pas une traduction du *Peri physeôs* d'Empédocle, ce qui nuancerait le jugement traditionnel sur le caractère original de l'entreprise lucrétienne. À la page 119, l'auteur évoque la découverte d'anneaux de fer sur le site d'un sanctuaire de Samothrace comme un fait renforçant le témoignage de Lucrèce sur le magnétisme (VI, 1044-1046), qui avait été considéré par D. Sedley (*Lucretius and the Transformation of Greek Wisdom*, Cambridge University Press, 1998) comme une reconstruction imaginaire, sur la base du témoignage d'Isidore de Séville. Dans le chapitre 4 (La sciences des semences), l'auteur emploie à plusieurs reprises le terme « molécules » (*molecole*) pour désigner les combinaisons d'atomes qui donnent aux choses leur existence. Il faut reconnaître que la démonstration est assez convaincante, notamment la partie intitulée « un monde de molécules » des pages 145-148. Beretta montre en particulier comment l'analogie avec les lettres de l'alphabet, qui peuvent donner lieu à une multitude de combinaisons de mots, a pu influencer les chimistes d'obédience newtonienne. Il renvoie sur ce point à son article de 2007, « Lucrezio e la chimica », publié dans la revue *Automata. Journal of Nature, Science and Technology in the Ancient World*. Il rappelle également que la dénomination de « molécules » pour traduire les *concordia* du poème lucrétien a déjà été admise par certains philologues, les références invoquées étant C. Bailey et S. Sambursky. L'édition de Bailey fait incontestablement autorité. La monographie de Sambursky (*The Physical World of the Greeks*, London, Routledge & Kegan, 1956) est une étude remarquable offrant sur les systèmes et notions physiques des écoles philosophiques de l'Antiquité un regard d'ensemble empruntant volontiers aux concepts contemporains des analogies éclairantes, ainsi la physique pneumatique des stoïciens mise en regard de la physique ondulatoire. Il n'est donc pas certain que cette approche, proche de la méthodologie de l'histoire et de la philosophie des sciences, puisse constituer une caution philologique. Cette caution n'était de fait pas nécessaire car le recours à la notion de « molécules », bien qu'il reste philologiquement et historiquement discutable, n'en constitue pas moins un modèle analogique intellectuellement stimulant. Autre point devant retenir l'attention dans ce chapitre, la mention d'une géométrie alternative à celle d'Euclide, contenue dans l'œuvre perdue d'Épicure *Sur l'angle de l'atome*, déjà mise en avant par A. Angeli et T. Dorandi dans une étude de 1987 consacrée à Démétrios Lacon. Le chapitre 5 (Voir et savoir) fait la synthèse d'un aspect déjà bien étudié de l'épistémologie épicurienne, que Beretta qualifie d'« empirisme extrême ». Ici aussi, l'auteur est en mesure de proposer des ouvertures vers la physique moderne, en démontrant que les critères épistémologiques permettant de démontrer l'existence

et l'origine de tous les phénomènes naturels sur la base de deux entités imperceptibles, les atomes et le vide, posent un modèle épistémologique qui sera repris par Isaac Newton. Il est surtout noté que l'attention portée aux méthodes d'observation et à la réalité phénoménale reste assez rare dans la science antique et que l'apport personnel de Lucrèce se perçoit notamment dans la relation des exemples et des observations venant soutenir la démonstration. Beretta nuance toutefois le propos en rapportant l'analyse des phénomènes liés à l'expérience et au monde des techniques à l'héritage empédocléen. Le chapitre 6 (Le nouvel ordre de l'univers), dont nous avons dit qu'il constituait l'une des parties les plus originales de cette étude, revient sur des considérations esquissées d'un point de vue contextuel dans le chapitre 1. À partir du constat de la sensibilité forte des Romains à l'égard de la science astronomique, fortement liée à la pratique divinatoire, et du rôle joué par les Pythagoriciens (Nigidius Figulus) et les Stoïciens pour fusionner astronomie et astrologie, Beretta met en évidence la faiblesse de l'astronomie épicurienne, qui représente une régression par rapport à l'état des connaissances contemporaines. Les disciples d'Épicure défendent en effet la théorie selon laquelle la Terre serait plate ainsi que l'idée d'une renaissance du Soleil chaque jour. Si de telles positions semblent inconciliables avec l'état des connaissances, elles sont en revanche parfaitement cohérentes avec les postulats épistémologiques de l'épicurisme. D'une part l'astronomie échappe à l'expérience sensible, ce qui la fait sortir du cadre d'une physique du sensible ; d'autre part la pensée épicurienne repose sur une volonté de réduire tous les phénomènes à une physique unifiée et de réunir, par le biais d'une même méthode épistémologique, l'enquête sur les mondes céleste et sublunaire. Une telle synthèse ne se réalisera qu'à l'époque moderne (Galilée, Descartes, Newton). Dans le cadre étiologique qui est celui des Anciens, elle marque une opposition radicale au modèle cosmologique aristotélicien et justifie la thèse des explications multiples. Le chapitre 7 revient sur les idées d'évolution et de progrès, qui sont au cœur de la conception lucrétienne de l'histoire des hommes. Il faut créditer Beretta de se garder de vouloir voir en Lucrèce un improbable précurseur du darwinisme (p. 213). Enfin le chapitre 8 passe en revue, d'un point de vue chronologique, l'importante lignée des éditeurs savants du *De natura rerum*. Ce texte sera emblématique de la lutte contre l'aristotélisme et il n'est pas surprenant de le voir ressurgir dans toutes les polémiques modernes contre la science institutionnelle. Il intervient bien souvent dans les épisodes de mise en cause des systèmes établis. L'analyse de Beretta se cantonne à l'histoire de la physique mais on aurait pu élargir la perspective en montrant que la philosophie d'Épicure, par l'intermédiaire du poème de Lucrèce, a été un point d'appui des pensées révolutionnaires, même lorsque les questions relevant de la science n'étaient pas en jeu. Ainsi de nombreux théoriciens marxistes ont vu dans l'absolue contingence de la physique atomiste le fondement par excellence de toute liberté. Les références aux travaux de J. Salem, que nous mentionnions plus haut, seraient ici éclairantes. Indication révélatrice de la démonstration menée, Beretta rappelle que le second volume de l'édition de H. Diels (1924) est introduit par Albert Einstein, qui exalte l'intuition anticipatrice de Lucrèce. L'ouvrage se clôt sur un précieux appendice recueillant les témoignages relatifs à la vie de Lucrèce, suivi d'une bibliographie très complète et d'un index des noms. Il est très agréable d'y rencontrer au fil des pages des illustrations, dont certaines viennent éclairer avec bonheur le propos. À titre d'exemple, l'illustration de

la p. 135 reproduit une page d'un manuscrit de 1507 (Piacenza, Biblioteca Passerini Landi, Cod. 33 Fol. 100r) où sont représentées, en marge du texte, des figures géométriques donnant à voir les différentes formes atomiques. La p. 192 reproduit une magnifique gravure illustrant la théorie de la pluralité des mondes, tirée de l'ouvrage de Thomas Wright, *An Original Theory or New Hypothesis of the Universe*, London, 1790. Nous ne saurions terminer sans exprimer un regret, l'absence de citations ou de termes en langue grecque dans cet ouvrage où les théories physiques des anciens grecs sont largement sollicitées. Cette absence n'est globalement ni préjudiciable ni invalidante mais elle se fait sentir ponctuellement. Ainsi, à la p. 165, l'auteur renvoie à un commentaire d'Alexandre d'Aphrodise à Épicure (frg. 290 Usener), passage très précis portant sur les mélanges d'atomes. Une traduction du passage est proposée. Compte tenu de l'enjeu de ce commentaire, sur un point à la fois fondamental et technique de la physique épicurienne, un accès au texte original aurait été souhaitable. S'agissant de commentaires sur des points de doctrine, la traduction seule s'avère insuffisante. Malgré les quelques réserves exprimées sur certains aspects, formels pour l'essentiel, de cette ambitieuse étude, il faut reconnaître dans ce travail une réflexion novatrice en matière d'histoire des idées, fondée sur une riche documentation et sur l'exploitation ponctuelle mais judicieuse de données archéologiques récentes. Cette contribution de M. Beretta ne sera pas une monographie de plus venant s'ajouter à une liste abondante d'études portant sur Lucrèce et sa philosophie mais, de par sa longueur de vue et sa capacité à conceptualiser au regard de l'histoire de la pensée, elle apporte de nombreux éclairages stimulants et originaux sur un texte qui continuera à fasciner les lecteurs.

Frédéric LE BLAY

Philip HARDIE (Ed.), *Augustan Poetry and the Irrational*. Oxford, Oxford University Press, 2016. 1 vol., 327 p. Prix : 75 £. ISBN 978-0-19-87472-8.

Ce volume d'actes émane d'un colloque tenu en août-septembre 2012 à l'Université de Cambridge dans le cadre d'un réseau international sur *la poésie augustéenne*. L'intitulé du volume peut laisser perplexe, tant la notion d'irrationnel est difficile à cerner, et peut recouvrir des problématiques très différentes : le fantastique et/ou le merveilleux, la contradiction logique, l'hyperbole ou l'*adynaton* rhétoriques, la psychologie des passions, la mystique dionysiaque, etc. On comprend certes que l'unité d'une telle approche se définit plutôt par ce à quoi elle s'oppose plus ou moins implicitement : l'image d'un « classicisme augustéen » rationnel, ordonné et « apollinien », image un peu réductrice et « post-nietzschéenne » à certains égards, mais qui est tout de même bien représentée (sous une forme scientifiquement étayée) dans la tradition critique universitaire. Le but de cet ouvrage est évidemment de nuancer cette image globale plutôt que de la renverser radicalement. Mais le risque est réel, compte tenu de la polysémie du terme d'« irrationnel » que j'ai pointée plus haut, de voir le recueil partir un peu dans tous les sens, au gré des intérêts de chacun, sans parvenir à une véritable vision d'ensemble. Cet écueil est en partie évité (mais en partie seulement) par la longue et riche introduction de Ph. Hardie (p. 1-33). Celle-ci ne se borne pas, comme c'est souvent le cas, à un résumé anticipatif des différentes contributions tentant de rétablir acrobatiquement une cohérence *a posteriori*, mais offre un panorama